

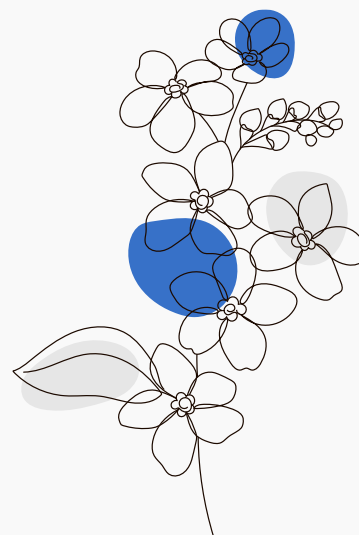


BASILE POUJOL

LES GLACIERS sont des fleuves de glace, localisés au fond des vallées de haute montagne. On observe actuellement une diminution de leur surface et de leur épaisseur. Avec un degré de confiance très élevé, on s'attend dans les Alpes françaises à une perte de 75% à 90% de leur volume actuel d'ici 2100, en fonction des scénarios d'émissions de gaz à effet de serre.

LE RÉCHAUFFEMENT DES ROCHES ainsi que la fonte des glaciers provoquent une déstabilisation des parois. Les éboulements devraient devenir plus fréquents et plus importants, et certains passages de montagne devenir dangereux. Ces conséquences sont déjà visibles : dans le massif des Ecrins, les guides n'accompagnent plus de clients sur la voie normale d'ascension de la Meije depuis 2018 et le refuge de la Pilatte, l'un des plus grands du massif, a été fermé en 2021 pour risques d'éboulements.

ENFIN, AU SOMMET DES GLACIERS, la neige s'accumule et se transforme en glace. Au pied du glacier, cette glace fond et alimente les cours d'eau, surtout en été. Ainsi, suite au retrait des glaciers, le débit des rivières risque de chuter en été.





C'était un beau jour de septembre, au petit matin. La Meije s'élançait dans un ciel pur au-dessus d'une mer de nuages cotonneuse, saupoudrée d'une fine couche de neige fraîche. Quelques bancs de brume traînaient encore çà et là dans l'alpage couvert de givre, et tandis que les cloches des vaches se réveillaient doucement, l'église des Terrasses sonna huit heures.

Gustave jeta un œil à son troupeau : en contrebas de la cabane, ses brebis étaient encore sagement blotties les unes contre les autres, attendant les premiers rayons de soleil. Il entra dans sa cabane, où l'air était encore bien humide de la pluie de la veille. Au fond de la pièce, sa petite-fille Aélis, douze ans, dormait encore. Elle était là pour quelques jours, ses parents ne pouvant pas la garder. Un peu de linge séchait, et son chien se reposait au coin du poêle.

– *Allez, Ouste !* s'exclama-t-il en lui assénant un petit coup de pied. C'est l'heure de partir.

L'animal se précipita vers le troupeau pour rejoindre les patous, et le berger s'installa dans l'encadrement de la porte pour surveiller le départ de ses bêtes vers l'alpage. C'était un vrai concert. Sur un fond de bêlements et de clochettes à l'intensité croissante, les aboiements venaient cadencer la marche du troupeau. Le berger, chef d'orchestre, sifflait, criait, hurlait même, d'une voix rauque et forte, pleine d'énergie. « Ohé ! Plus vite ! Attention ! »

En quelques secondes les brebis s'étaient levées, et, guidé par le chien et les deux patous, le troupeau s'élançait vers la montagne. Si chaque brebis semblait courir sans objectif, un peu au hasard, le troupeau avançait harmonieusement, prenant une forme nette et allongée, tel un banc de poissons dans l'océan. Gustave restait planté sur son bâton devant la cabane, les yeux plissés, surveillant attentivement la moindre brebis qui s'éloignait.

Alors que le troupeau passait derrière la crête, le soleil se leva, réchauffant de ses rayons toute la prairie, libérant peu à peu les colchiques de leur prison de givre. Gustave ferma les yeux, et profita de quelques instants de chaleur. Le sifflement d'une marmotte retentit. Il rentra dans son cabanon, en ressortit avec quelques cagettes



de fromage et ses poubelles de la semaine, monta dans son 4x4, et se mit en route pour la coopérative laitière.

Il descendit la piste sinueuse à travers la prairie. À l'entrée du hameau des Terrasses, un panneau indiquait : « Commune en deuil. Le glacier du Mont-de-Lans a rendu sa dernière goutte le 27 août 2068. »

Gustave déposa sur la table une miche de pain et une casserole de soupe, dont l'odeur avait déjà embaumé toute la cabane. Il disposa de part et d'autre deux assiettes de porcelaine ébréchées et des couverts dépareillés. Au plafond, quelques mouches tournoyaient autour d'une ampoule qui éclairait la pièce d'une lumière blafarde et grésillante. Il couvrit la soupe d'une assiette et s'assit sur le banc.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit brutalement et une bourrasque s'engouffra dans la cabane. Aélis rentra, cachée sous son coupe-vent, apportant un bidon d'eau.

– *Franchement, sortir par ce temps ! C'est quand même incroyable qu'il n'y ait pas l'eau courante ici !*

– *On peut bien faire quelques mètres pour de la bonne eau de source ! Je suis sûr qu'elle est meilleure qu'à Nantes. Déjà, on a l'électricité, ça ne fait pas si longtemps, tu sais ! Avant j'avais juste un panneau solaire pour la lumière.*

Un violent sifflement l'interrompit, et les volets de la cabane claquèrent.

– *C'est vrai que ça souffle ! C'est le vent du Sud qui arrive... on m'a dit qu'il allait à nouveau se mettre à faire chaud. Moi qui croyais que l'automne était déjà là ! Viens t'asseoir, c'est prêt.*

Il la servit et coupa deux tranches de pain. Aélis, affamée, regardait fixement son assiette de soupe fumante d'un air blasé.

– *Encore de la soupe ? Tu n'as rien trouvé de nouveau ?*



– Je n’ai plus rien à part des carottes et des pommes de terre. Demain je vais au marché, si j’ai le temps j’achèterai quelques légumes et de quoi faire un gâteau. Tu aimes quoi ?

– N’importe... mais la soupe j’en ai marre ! On se croirait en hiver avec cette assiette !

Ils se mirent à manger silencieusement, éclairés par la lumière vacillante de l’ampoule, seulement interrompus de temps en temps par une rafale de vent. Aélis fixait son assiette sans lever les yeux, comme tous les soirs.

– Bon, arrête de faire la moue, tu veux bien ? Il ne nous reste plus que quelques jours ensemble, profite d’être dans la nature !

– Ben en fait, je ne t’ai pas dit, mais mes parents m’ont appelée ce matin. À Nantes, ils annoncent encore une chaleur insupportable la semaine prochaine. Finalement on n’aura la rentrée que le 30 septembre, du coup ils voudraient que je reste ici une semaine de plus. J’aimais bien être ici avec toi au début, mais là je commence un peu à en avoir marre.

– Mais enfin, tu as dit toi-même en arrivant que cette cabane c’était le paradis !

– Oui mais il n’y a rien à faire. Tu travailles toute la journée. Il n’y a plus de myrtilles à ramasser. Et j’ai même fini mon cahier de vacances... c’est bien la preuve que je m’ennuie !

Gustave jeta un œil autour de lui. Effectivement, la cabane était bien vide, et il n’avait pas grand-chose à lui proposer. Demain il descendait toute la matinée au marché, elle allait encore rester seule. Il la comprenait un peu... comment lui faire passer cette mauvaise nouvelle ? Le samedi était son jour de libre, un ami venait surveiller le troupeau. Une idée lui traversa l’esprit.

– Justement ! Avec ce temps estival qui revient, ça te plairait peut-être d’aller sur un glacier ? Histoire de voir cette bête d’un peu plus près.

Le visage de la jeune fille s’éclaira subitement. Elle tourna vers son grand-père des yeux pétillants d’espoir, avant de réprimer son élan et de prendre, tant bien que mal, un air un peu impassible.



– Euh... c'est une blague ? Je pensais que l'alpinisme, c'était un sport dangereux. Mais c'est vrai qu'ils sont beaux ces glaciers, j'ai envoyé des photos à mes amis.

– Oui enfin, tu sais... ils sont bien mal en point. Tu ne te rends pas compte de ce que je voyais il y a seulement quelques années. Je voudrais aussi t'y emmener tant qu'ils sont encore là et dans un état correct. Ça devient de plus en plus dangereux d'aller en haute montagne, et de toute façon, un glacier en fin de vie, ça n'est pas très joli. Il est encore temps d'aller contempler ces merveilles avant qu'il n'y ait plus qu'un tas de glace noircie et crevassée.

– Mais du coup, on peut vraiment y aller, ce n'est pas dangereux ?

– On n'emmène pas de jeunes enfants faire de l'alpinisme, parce qu'il faut être attentif. Mais justement, tu commences à avoir l'âge, je pense que les guides seront d'accord pour nous emmener. Si ça te va, demain j'irai voir si c'est possible.

Aélis, bouillonnante, essayait tant bien que mal de contenir sa joie. Il faisait déjà nuit, mais elle n'avait qu'une envie : sortir dès le lever du jour pour regarder à nouveau ce glacier sur lequel elle allait mettre les pieds. Son grand-père ne semblait pas s'en apercevoir, les yeux vides, le regard perdu dans une vision ténébreuse de ce que deviendraient les derniers glaciers, mourants.

Sur le marché de la Grave, les commerçants s'activaient à plier leur étalage. Gustave rangea sa petite table dans son coffre ; la vente avait été bonne. Il passa rapidement chez le primeur avant que le marchand ne plie son étalage, histoire de récupérer quelques légumes frais pour la semaine.

Le vieil homme s'avança le long de la rue principale, où quelques passants flânaient entre les boutiques de souvenirs. Le trottoir était coloré par les imperméables d'une procession de touristes, qui faisaient la queue pour le téléphérique. Ils montaient voir le glacier, faisaient quelques photos, éventuellement prenaient leur repas au restaurant qui avait été installé au sommet, et redescendaient aussitôt.

De l'autre côté de la rue, quelques panneaux fixés au bord de la balustrade montraient des photographies du glacier au cours des



cinquante dernières années. Comme chaque samedi lorsqu'il descendait à La Grave, Gustave s'arrêta. De gauche à droite, en parcourant les images, les teintes s'assombrissaient. Les surfaces blanches, qui occupaient une grande partie des premières photos, réduisaient, se ratatinaient, se morcelaient comme une peau de chagrin grignotée peu à peu par les tons noirs de la pierre et vert sombre de la forêt. Gustave leva les yeux.

Finalement, depuis sa cabane dans les alpages, le recul des glaciers était son sablier. Il permettait de mesurer le temps au milieu d'un paysage immuable, rythmé par les saisons et les transhumances. Chaque fin d'été les glaciers s'amenuisaient, chaque fin d'été lui vieillissait un peu plus. Aujourd'hui il avait soixante-dix ans. Combien de temps encore ce grand spectacle allait-il durer ? Serait-il encore vivant lorsque le sablier serait entièrement écoulé ?

Il s'engagea dans une petite ruelle en arrière, entre deux chalets de bois aux toits de lauze, et frappa au bureau des guides de la Grave. Pas de réponse. Il poussa la lourde porte et pénétra dans une pièce exigüe, où régnait une forte odeur boisée. La lumière du soleil filtrait à travers des carreaux sales et épais, et venait éclairer sur le mur de vieilles photographies des années 20 couvertes de poussière. Il jeta un coup d'œil au cadre le plus proche de lui. « Refuge de l'Aigle après rénovation. 2022. » était-il indiqué sur l'écriteau. On voyait le petit refuge, perché sur son piton rocheux. Un îlot perdu au milieu d'un fleuve de glace. Ce refuge avait surtout servi à la traversée de la Meije en été, au tour de la Meije à skis en hiver, lorsque ces courses étaient encore possibles. Maintenant, cela faisait déjà bien longtemps qu'on en avait oublié l'existence. Non sans éprouver quelques frissons, Gustave essaya de s'imaginer le paysage aujourd'hui, là-haut. Pourquoi ne pas essayer d'y aller ?

– *Bonjour Monsieur. Je peux vous aider ?*

Gustave se retourna. Une femme s'était installée sur la chaise devant le bureau, suffisamment silencieusement pour passer inaperçue. Assez jeune, peut-être la quarantaine. Sur ses vêtements techniques impeccables figurait l'insigne des guides de haute montagne, brique



et astiqué. Elle tentait de faire un peu de place en empilant les documents, soulevant à l'occasion quelques nuages de poussière.

– Excusez-moi de vous déranger... Je voudrais faire une course mercredi prochain. Une course facile, pour y aller avec ma petite-fille collégienne qui n'a jamais fait d'alpinisme. C'est faisable ?

– Oui bien sûr ! La météo est excellente. Vous le savez peut-être, la chaleur revient. On annonce vingt degrés à la Grave. Il faudra partir tôt. Vous avez déjà randonné sur glacier ?

– Oui, quand j'étais plus jeune. Mais tout a tellement changé... je n'ose pas l'emmener sans guide. Je connais bien les alpages autour des Terrasses, mais ça fait des lustres que je n'ai pas fait d'alpinisme, et je ne suis pas très à jour sur les nouvelles techniques de sécurité en haute montagne. Je pensais au glacier du Tabuchet, il n'a pas l'air d'avoir trop souffert. On pourrait peut-être monter au refuge de l'Aigle, s'il est encore là ?

– Alors ça, ce ne sera pas possible. Les parois autour sont devenues complètement instables, il y a des éboulements très régulièrement. Ça fait cinq ans qu'on a fermé le refuge, on a peur qu'il s'effondre, un peu comme ce qui s'est passé à la Pilatte en 2037. Et de toute façon le glacier a perdu trente mètres d'épaisseur à cet endroit. Maintenant il faut faire de l'escalade difficile pour atteindre le refuge. Je peux vous proposer le glacier de la Girose. On prend le téléphérique tôt le matin, ensuite on peut aller plus loin sur le glacier à l'écart des touristes.

– Mais pourtant celui-ci a presque disparu ! Le Tabuchet est quand même en meilleur état !

– C'est vrai, mais à la Girose on est éloigné des parois rocheuses. En cette saison et surtout avec le redoux prévu, j'ai de toute façon interdiction de vous emmener ailleurs.

Gustave se renfrogna. Le glacier des touristes... en fait il n'y était jamais allé.

– Mais vous avez encore des clients, si vous n'emmenez plus personne ailleurs qu'à la Girose ?

– Eh bien, plus trop. On envisage de fermer le bureau bientôt. Il reste le dôme des Ecrins où on peut encore monter sans trop de risques, mais ce sont plutôt les guides de Briançon qui s'en occupent. Enfin bref. Rendez-vous samedi matin au pied du téléphérique à cinq heures, ça vous va ? Prenez des vêtements chauds, je m'occupe du reste.



L'horloge des Terrasses sonna deux heures, et réveilla Gustave qui somnolait sur le banc en bois de mélèze, devant la cabane. Il se redressa et ouvrit doucement les yeux. Aélis s'était mise à l'ombre et écoutait de la musique. Puis il tourna les yeux vers les montagnes. Depuis le temps qu'il occupait cette cabane, ce soleil, ce ciel bleu, cette brise légère lui étaient devenus familiers. Mais le paysage qu'il avait devant les yeux avait bien changé.

Le glacier du Mont-de-Lans avait fini de disparaître cet été. En lieu et place de la glace, des blocs de pierres et des monticules de farine glaciaire composaient un paysage austère et froid. Plus à gauche, le glacier de la Meije avait lui aussi bien souffert. Son manteau blanc était tacheté de blocs rocheux de toutes tailles, qui s'y étaient effondrés depuis les parois alentour. Le glacier restait tout de même assez imposant : il y avait encore quelques crevasses, et plus bas une jolie chute de séracs, ces gros blocs qui tombent en cascade lorsque le glacier franchit une falaise.

Gustave pensa à sa petite-fille, qui n'avait pas connu - et ne connaîtrait jamais - le paysage de son enfance qu'il aurait tant aimé partager avec elle.

Heureusement, il restait le Tabuchet. Presque intact. Toujours aussi blanc, peut-être un peu moins épais. Simplement un peu tacheté d'éboulis. À vrai dire, Gustave ne savait pas vraiment pourquoi celui-ci tenait bon. Peut-être parce qu'il était plus haut, dernier bastion à résister au réchauffement. Mais pour combien de temps encore, alors que les températures s'envolent ?

Sous un ciel étoilé, les glaciers reflétaient une pleine lune lumineuse. Un vent doux et silencieux venait s'engouffrer dans la ruelle noire et soulever les cheveux de Gustave et d'Aélis. Une silhouette encombrée s'approcha par la rue principale : c'était Anastasia, apportant corde, crampons, casques. Après un court entretien, les trois personnages se dirigèrent vers la gare du téléphérique. Ce n'était plus la cohue de l'après-midi : sur le quai presque vide, quelques locaux attendaient la première benne. Certains alpinistes venaient profiter des derniers beaux jours de l'année pour faire une course, il



y avait aussi quelques férus de ski trop pressés pour attendre le retour de la neige.

Le téléphérique s'ébranla, et entama son ascension, pendant qu'un message automatique destiné aux touristes était récité. « Bienvenue au téléphérique de la Grave. Venez admirer les tous derniers glaciers des Alpes du Sud ! Pour en profiter pleinement, un restaurant panoramique ainsi qu'un musée vous permettront de découvrir le milieu de haute montagne et sa cuisine. Le glacier est un milieu hostile, ne sortez pas du bâtiment sans guide à part sur les plateformes dédiées. La température au sommet est actuellement de -5°C , température ressentie estimée à -15°C . Nous vous souhaitons une agréable journée ! » Anastasia tentait, pendant ce temps, de couvrir la voix électronique :

– *Petit point de sécurité pendant la montée. Les crampons se mettent directement sur les chaussures de marche, comme ça. Marchez bien les pieds écartés, pour éviter de tomber. Et pensez quand même à bien regarder où vous marchez, surveillez les crevasses. Ces pointes métalliques, ce sont les piolets, normalement on n'en aura pas besoin, c'est juste au cas où. Et on n'enlève jamais son casque bien sûr ! On s'encordera une fois arrivés au sommet.*

Alors que plusieurs passagers curieux s'étaient tournés vers la guide et sa voix énergique, Aélis n'écoutait qu'à moitié, les yeux rivés vers le sol vitré. Elle en profitait pour chercher des indices de l'arrivée. Peu avant la fin de la montée, on distinguait des lignes brillantes délimitant de gros blocs de glace.

– *Tu vois ça ?* lui souffla Anastasia. *Ce sont des séracs. Ici la pente est très raide, alors le glacier tombe en cascade vers la vallée. De temps en temps de gros blocs se détachent.*

– *Et c'est dangereux ?* demanda-t-elle avec un regard plus curieux qu'inquiet.

– *Oui ! Mais c'est pour ça qu'on ne passe jamais dessous. Là où on va marcher, la pente est beaucoup moins forte. Du coup le glacier coule comme du miel, il ne se casse pas en morceaux.*

– *Eh bien j'espère ! Parce que je vous préviens, il est hors de question que je me promène dans ce labyrinthe !*



Sept heures. Sur le glacier de la Meije, le soleil levant illumine d'un ton rosé quelques nuages isolés vers le Nord-Ouest. Une cordée de trois alpinistes évolue sur la glace. Trois petits points colorés, qui avancent sur cette étendue blanche salie par l'été. Un éclat de rire retentit.

– *Tiens regarde Papy ! On dirait qu'on voit le village en bas ! Tu penses qu'on pourra entendre ton troupeau ?*

Le visage de la jeune fille rayonne, ses yeux pétillent de joie, à peine visibles entre son écharpe rouge vif et son casque jaune.

– *Regarde plutôt devant toi ! lui lance Anastasia, d'un air inquiet. On profitera du paysage à la prochaine pause. Justement, ce caillou me semble parfaitement adapté.*

Aélis pousse un soupir et se remet en marche. Le groupe s'assoit tranquillement sur le gros bloc de granite, posé comme une enclume sur la surface de la glace. Anastasia sort un thermos de son sac et sert trois tasses de thé fumantes. Accroupis côte à côte, blottis les uns contre les autres, ils savourent le paysage. En face d'eux, des alpages couverts par l'or de l'herbe sèche et le roux des myrtilliers. À l'horizon, une longue chaîne noire de pics et de sommets acérés. Au loin, le Mont Blanc, immaculé.

Soudain, un vacarme assourdissant les interrompt. La vallée entière résonne des multiples échos. Plus bas, à un endroit où le glacier est raide, les séracs sont tombés. Alors que le bruit s'estompe peu à peu, les trois personnages fixent le nuage de poussière qui s'élève là où quelques secondes plus tôt se trouvaient d'imposants blocs de glace. Gustave murmure :

– *Ne t'inquiète pas. C'est juste le glacier qui respire.*

LE SOUFFLE DES GLACIERS

BASILE POUJOL

Passionné de montagne l'été comme l'hiver, Basile Pujol a grandi dans les Alpes, autour de Grenoble et dans le Vercors. Il étudie les géosciences à l'ENS et se spécialise plutôt en sciences de l'atmosphère. Récemment, son travail a porté sur l'influence du changement climatique sur les nuages et la pluie dans les régions polaires et les régions de montagne.

